

Critique littéraire – Marie de M. Brizeux. – Iambes de M. Barbier

Charles-Augustin Sainte-Beuve

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

IAMBES,

PAR M. AUGUSTE BARBIER.

Voici deux livres nouveaux, deux œuvres de poésie éminentes et originales, deux productions bien diverses et en apparence tout-à-fait contraires de deux talens réfléchis et inspirés, de deux sensibilités, on ne saurait plus antipathiques au premier coup-d'œil, et pourtant parentes au fond et presque sœurs. L'une des sœurs, la cadette je suppose, est restée recueillie en elle-même et discrète, elle s'est rattachée par un retour pieux au foyer domestique, au bourg natal, aux mœurs, au paysage du lieu, aux amours de sa blonde enfance ; elle a gardé son culte simple ; elle peut retrouver au besoin son accent du pays ; elle se rappelle encore tous les noms, et s'enferme souvent pour chanter ses airs anciens et pleurer plus à l'aise à ses souvenirs. Mais n'allez pas toutefois accorder à cette nature si fraîche éclose trop d'ignorance et de simplicité ; elle sait le monde et la vie, elle a souffert bien des peines et s'est étudiée à bien des grâces. Son bon goût autant que sa pudeur l'avertit fréquemment de choisir entre ses émotions, ou même de se taire et de se voiler. Il y a en elle une science achevée qui se dissimule, une expérience sans doute amère qui aime à s'oublier. On sent, à quelques mots qui lui échappent, à certaines brusqueries presque involontaires, qu'il règne sous cette douceur un peu sauvage, à laquelle la plus exacte bienséance préside, une énergie puissante de retenue et capable, si on la heurtait, de rude défense. Et l'autre sœur, qui plus brave et aventurière, émancipée de bonne heure, s'est ruée dans les ha-

sards du monde, dans le tourbillon et la fange des capitales, qui n'a eu peur ni des goujats des camps, ni des théâtres obscènes, ni des rues dépavées, et qui, le front débarrassé de vergogne, et la grosse parole à la bouche, s'est faite honnête homme cynique, n'espérant plus redevenir une vierge accomplie ; ne la prenez pas trop au mot non plus, je vous conseille ; ne croyez pas trop qu'elle se plaise à cette corruption dont elle nous fait honte, à cette nausée éructante qu'elle nous jette à la face pour provoquer la pareille en nous, à cette lie de vin bleu dont elle barbouille exprès son vers pour qu'il nous tienne lieu de l'îlote ivre et qu'il nous épouvante ; osez regarder derrière l'hyperbole étalée et échevelée par laquelle, égalant la luxure latine, elle divulgue sans relâche et le plus effrontément la plaie secrète de ce siècle menteur, tout plein en effet de prostitutions et d'adultères ; osez percer au-delà de cette monstrueuse orgie qu'elle déchaîne en mille postures devant nous ; — et vous sentirez dans l'âme de cette muse une intention scrupuleuse, un effort austère, un excès de dégoût né d'une pudeur trompée, une délicatesse dédaigneuse qui, violée une fois, s'est tournée en satirique invective, une nature de finesse et d'élégance, que l'idéal ravirait aisément et qui ne ferait volontiers qu'un pas de la Curée au monde des anges. Si, laissant le fond, nous examinons l'art et la forme chez les deux poètes, nous les trouvons également habiles, composant chacun leur œuvre avec une gradation savante, consommés aux procédés techniques et aux détails précieux. On ne saurait dire tout ce qu'il y a d'ingénieux et de combiné dans la plus tendre simplicité de l'un, dans la plus rapide indignation de l'autre ; quelle part d'étude antique détournée à l'innovation actuelle ; quels sucs nombreux et mélangés dans ces fruits tombés d'hier et de si franche saveur. Mais ce n'est pas un parallèle que nous faisons ;

nous n'avons voulu que nous justifier de réunir ici l'un à côté de l'autre deux jeunes poètes si divers au premier abord, jumeaux dans leur apparition, unis d'ailleurs entre eux par une étroite amitié, et en ce moment même compagnons heureux de voyage vers la belle et toujours nouvelle Italie.

Marie, roman, est simplement un recueil d'élégies, parmi lesquelles il s'en trouve huit intitulées Marie, qui, sans se suivre du tout, reviennent par intervalles, et, au milieu des distractions de l'amant et des caprices du poète, renouent le fil de lin flottant de cette première liaison villageoise et printanière. Cet amour fidèle pour la jeune paysanne bas-bretonne Marie est comme le son fondamental que divisent d'autres sons harmoniques, mais qui reparaît d'espace en espace à certains nœuds. Marie, la gentille brune aux dents blanches, aux yeux bleus et clairs, l'habitante du Moustoir, qui tous les dimanches arrivait à l'église du bourg, qui passait des jours entiers au pont Kerlo, avec son amoureux de douze ans, à regarder l'eau qui coule, et les poissons variés, et dans l'air ces nombreux phalènes dont Nodier sait les mystères ; Marie, qui sauvait la vie à l'alerte demoiselle abattue sur sa main ; qui l'hiver suivant avait les fièvres et grandissait si fort, mûrissait si vite, qu'après ces six longs mois elle avait oublié les jeux d'enfant, et les alertes demoiselles, et les poissons du pont Kerlo, et les distractions à l'office pour son amoureux de douze ans, et qu'elle se mariait avec quelque honnête métayer de l'endroit ; cette Marie que le sensible poète n'a jamais oubliée depuis ; qu'il a revue deux ou trois fois au plus peut-être ; à qui, en dernier lieu, il a acheté à la foire du bourg une bague de cuivre qu'elle porte sans mystère aux yeux de l'époux sans soupçons ; dont l'image, comme une bénédiction secrète, l'a suivi au sein de Paris et du monde ; dont le souvenir et la célébration silencieuse

l'ont rafraîchi dans l'amertume ; dont il demandait naguère au conscrit Daniel, dans une élégie qui fait pleurer, une parole, un reflet, un débris, quelque chose qu'elle eût dit ou qu'elle eût touché, une feuille de sa porte, fût-elle sèche déjà ; cette Marie belle encore, l'honneur modeste de la vallée inconnue qu'arrosent l'Élé et le Laita, ne lira jamais ce livre qu'elle a dicté, et ne saura même jamais qu'il existe, car elle ne connaît que la langue du pays, et d'ailleurs elle ne le croirait pas. Voilà le roman, l'idée dominante de ce charmant petit livre, et tout ce qui s'y ajoute d'étranger, se compose à merveille à l'entour. Ce sont d'autres souvenirs du pays et de la famille, des noces singulières, des retours de vacances, des adieux et de tendres envois d'un fils à sa mère, de calmes et rians intérieurs de félicité domestique ; ce sont par endroits des confidences obscures et enflammées d'un autre amour que celui de Marie, d'un amour moins innocent, moins indéterminé, et qui peut se montrer sans rivalité dans les intervalles du premier rêve, car il n'est pas du tout de même nature ; ce sont enfin les goûts de l'artiste, les choses et les hommes de sa prédilection, le statuaire grec et M. Ingres sectateur de l'antique beauté, des vers à la mémoire de ce George Farcy que sa mort a révélé à la France, et qui eût aimé ce livre s'il avait vécu, et qui, en le lisant, eût envié de le faire ; partout une nature élégante et gracieuse à laquelle le cœur se confie ; partout de bienveillantes images et un pur désir du beau ; le doux Virgile en robe traînante et les cheveux négligés, s'appuyant sur le bras de Mécènes au seuil du palais d'Octave ; un doute tolérant et chaste ; la liberté clémente ; Jésus homme ou Dieu, dit le poète, mais qui possède à jamais l'univers moral, et qui, s'il doit mourir. ne mourra que comme le père de famille, après que toute sa race, la race des fils

d'Adam, sera pourvue ; ce sont des vers comme ceux-ci, inspirés par le joli pays de Livry, que madame de Sévigné chérissait déjà :

..... Sans projets, sans envie,
Ne cherchons désormais que l'oubli de la vie :
Que chaque objet qui passe, ou noble ou gracieux,
Nous attire, et sur lui laissons aller nos yeux ;
Vivons hors de nous même ; il est dans la nature,
Dans tout ce qui se meut, et respire, et murmure,
Dans les riches trésors de la création,
Il est des baumes sûrs à toute affliction :
C'est de s'abandonner à ces beautés naïves,
D'en observer les lois douces, inoffensives,
L'arbre qui pousse et meurt où nos mains l'ont planté,
Et l'oiseau qu'on écoute après qu'il a chanté.
.....
Quand les hommes n'ont plus que des songes moroses,
Heureux qui sait se prendre au pur amour des choses,
Parvient à s'émouvoir et trouve hors de lui,
Hors de toute pensée, un baume à son ennui ?

Les comparaisons qui passent naturellement à l'imagination du poète appartiennent à la plus jolie et à la plus fraîche nature ; on y voit des chevreuils, des faons timides, qui, les pieds dans le torrent, aspirent les derniers feux du soleil, ou boivent la rosée matinale sous la fourrée. Si je l'osais dire, je trouverais dans ces comparaisons de l'artiste quelque secret rapport de conformité avec sa propre et intime organisation, avec ses sauvageries bretonnes, sa pureté un peu farouche, et cette ombrageuse vigilance qu'il nous a lui-même si délicatement accusée.

J’aime dans tout esprit l’orgueil de la pensée
Qui n’accepte aucun frein, aucune loi tracée,
Par-delà le réel s’élance et cherche à voir,
Et de rien ne s’effraie, et sait tout concevoir ;

Mais avec cet esprit j’aime une âme ingénue,
Pleine de bons instincts, de sage retenue,
Qui s’ombrage de peu, surveille son honneur,
De scrupules sans fin tourmente son bonheur,
Suit, même en ses écarts, sa droiture pour guide,
Et, pour autrui facile, est pour elle timide.

En lisant ce petit livre tout virginal et filial, le decor, le venustus, le simplex munditiis des latins, reviennent à la pensée pour exprimer le sentiment qu’il inspire dans sa décence continue. Les plus vrais tableaux, les plus vives réalités qu’il nous offre ont encore un parfum antique qui trahit une instinctive familiarité avec les maîtres de l’âge d’élégance, avec les poètes du Musée et de l’anthologie. Quelque chose de ce qu’on éprouve devant l’Œdipe d’Ingres, ou à la lecture de l’Antigone de Ballanche, se retrouve ici, moins grave, moins direct, et ménagé sous un adorable artifice. L’élégie du pont Kerlo me reporte involontairement à Moschus, à Bion. L’hymne à la pitié pourrait être un écho plaintif de Synésius. C’est le propre des poésies extrêmement civilisées de revenir avec une curiosité expresse à la nature la plus détaillée, à la simplicité la plus attentive. Théocrite n’a-t-il pas fait les Syracusaines, et le rhéteur Longus la pastorale de Daphnis et Chloé ? Mais chez l’auteur de Marie, tout cela est si habilement fondu, si intimement élaboré au sein d’une mélancolie personnelle et d’une originalité indigène, que la critique la plus pénétrante ne saurait démêler qu’une confuse réminiscence dans ce produit vi-

vant d'un art achevé, et que, si elle voulait marquer d'un nom ce fruit nouveau, elle serait contrainte d'y rattacher simplement le nom du poète ; mais nous qui jugeons combien est sincère la modestie qui nous l'a caché, nous ne prendrons pas sur nous de lui faire violence ; et, pour conclure, nous nous bornerons à citer la plus touchante, à notre gré, des élégies que le nom de Marie décore :

Partout des cris de mort, et d'alarme ! Paris
S'entoure avec effroi de ses jeunes conscrits ;
Et du nord, du midi, des champs de la Lorraine,
Des jardins verdoyants de la riche Touraine,
Tous enfans bien-aimés, pères, nouveaux époux,
Accourent à grands pas au commun rendez-vous.
Sur l'habit du pays, qu'ils conservent encore,
Ils portent tous leur arme, et tous avant l'aurore,
Par bandes s'avançant aux deux bords du chemin,
Disent des chants de guerre en se tenant la main !
Liberté, seul amour que notre âme flétrie
Sente et poursuive encore avec idolâtrie,
De ce siècle sans foi seule divinité,
Regarde, à ton seul nom, regarde avec fierté
Se lever cette foule, ardente, généreuse !
Comme les dieux passés si tu n'es point menteuse,
Quels biens, ô liberté ! pourras-tu donc offrir
À ces nouveaux croyans qui pour toi vont mourir ?
Il faut partir aussi, Daniel ! adieu ta ferme,
Qu'un fossé large et creux contre les loups enferme,
Ton hameau recouvert d'un bois de châtaignier,
Et tes beaux champs de seigle, adieu, jeune fermier !
Lorsqu'au lever du jour, joyeux, plein de courage,

Monté sur tes chevaux tu sortais pour l'ouvrage,
Avec toutes ses voix l'harmonieux matin
S'éveillait en chantant à l'horizon lointain :
Le noir Élé d'abord, ou le Scorff à ta droite,
Roulant ses claires eaux dans sa vallée étroite,
Et, tel qu'un doux parfum, le chant de mille oiseaux
S'élevant du vallon avec le bruit des eaux ;
La brise dans les joncs qui siffle et les caresse ;
Puis l'appel matinal de la première messe,
Répété tour à tour, comme un salut chrétien,
Du clocher de Cléguer à celui de Quérien. —
Adieu, Daniel ; adieu ta maisonnette blanche,
Adieu ton beau pays ! Après vêpres, dimanche,
Tes amis te verront pour la dernière fois,
Et tu cacheras mal tes larmes sous tes doigts ;
Car, pour nous, vieux Bretons, rien ne vaut la patrie,
Et notre ciel brumeux, et la lande fleurie.

Mais avant de partir, si tu le peux, va voir
Celle qui demeurait chez sa mère au Moustoir,
Comme si tu voulais, avant ton grand voyage,
Visiter tes amis de village en village.
Assis dans sa maison, alors regarde bien
Si quelque joie y règne, et s'il n'y manque rien ;
Si son époux est bon, sa famille nombreuse,
Et si dans son ménage enfin elle est heureuse.
Regarde chaque objet pour me les dire un jour,
Et que dans ton récit je les voie à mon tour.
Attache bien tes yeux sur cette pauvre femme :
Est-elle belle encor comme au fond de mon âme ?
Et ses petits enfans, prends-les entre tes bras ;

Et, s'ils ont de ses traits, tu les embrasseras.
Tu lui diras enfin (et toujours, je t'en prie,
Garde, en parlant, tes yeux attachés sur Marie)
Que tu pars ; devenu soldat de métayer,
Que tu vas à Paris ; et, feignant de railler,
Tu lui demanderas si d'une ardeur fidèle,
Dans la grand'ville, ici, nul ne languit loin d'elle ;
Puis, revenant encore à ton prochain départ,
Dis-lui : N'aura-t-il pas un mot de votre part ?
— Oh ! s'il croît une fleur, une feuille à sa porte,
Daniel, porte-les-moi, déjà sèches, qu'importe !...

Trois Iambes de M. Auguste Barbier sont déjà connus ; la Curée, la Popularité, l'Idole, lui ont fait un nom. Chacun a admiré en lui cette audace et cette puissance de tout fouiller et de tout peindre, d'égaler sa voix qui gourmande au mugissement de la clameur publique, de monter son harmonie sifflante au diapason des barricades ou de l'émeute, de manière à être entendu. C'est, à vrai dire, le seul poète que nous ait donné la révolution de juillet. Barthélemy, qui se surpasse tous les jours dans la satire spirituelle et éclatante, n'a fait que poursuivre un rôle où lui et son ami Méry étaient depuis long-temps des maîtres. Un autre poète, trop rare au gré de ceux qui apprécient le talent sévère, M. Antony Deschamps a publié trois satires dans un sens opposé, et empreintes d'une teinte de cette verdeur gibeline qu'il a comme puisée au commerce du Dante ; mais M. Antony Deschamps avait pris rang avant ce temps-là. M. Barbier au contraire est bien véritablement un enfant du soleil de juillet. Jusqu'à ce moment ses palettes incertaines se chargeaient de couleurs, ses imaginations se heurtaient sans prendre corps ; sa muse ne trouvait pas jour ; il attendait. Le tonnerre serein de la grande semaine et quelques

vers d'André Chénier, dont le rythme lui est revenu à l'oreille, ont décidé de sa vocation, et tout cet amas de verve et de peinture a débordé. Le jet a été violent, gigantesque, exagéré, mais de cette exagération en partie voulue que comporte la satire, sinon la satire d'Horace, du moins celle de Juvenal, et qui pousse au-delà du réel dans certains cas pour mieux pouvoir y atteindre dans beaucoup d'autres. Il nous a semblé qu'en lisant les vers de M. Barbier, plusieurs personnes, qui pourtant les admirent, n'y cherchent guère qu'un plaisir étrange, un tour de force inoui jusqu'à présent, des exploits pour les yeux, l'intrépidité extraordinaire dans les plus périlleuses images que jamais poète ait tentées. D'autres personnes au contraire, d'un goût plus féminin, se sont révoltées à ces mêmes images, à ces abus de parole où se délectent les audacieux. Des deux côtés, il y a méprise, ce nous semble, et jugement superficiel. Et pour répondre d'abord aux timorés qui vous diront avec Boileau qu'ils fuient un effronté qui prêche la pudeur, nous maintenons qu'il est dans la société actuelle et derrière le vernis fragile de nos mœurs, des vices, des désordres, une corruption radicale qu'on peut ignorer à toute force, et, par là même éluder avec bon goût dans la satire littéraire, mais qui du moment qu'on y pénètre et qu'on les remue, salissent inévitablement le vers, comme la plaie hideuse qu'il sonde, salit le doigt de l'opérateur. Tout homme de notre âge, dont la vie n'a pas été celle d'une jeune fille de province, tout homme que ses passions ou les circonstances ont mêlé aux diverses classes de notre civilisation si vantée, et qui ne les a pas envisagées, comme trop souvent, avec des yeux cupides et un cœur endurci, celui-là sait fort bien ce qu'il y a de trop misérablement vrai au fond de cette lie où M. Barbier a osé plonger pour en jeter des poignées vers le ciel. Ce qu'il dit de l'infection, de la

lubricité des théâtres, de l'enfant vicieux et flétri des grandes villes, de la populace des ateliers et de celle des antichambres, n'a rien que d'exact, et tant que les maux ne seront pas guéris, tant qu'ils seront méconnus et niés, une sorte de convenance supérieure commandera à qui les sent de les révéler au vif et de ne les enjoliver en rien. Mais pour que cette convenance soit rigoureuse et se fonde sur un devoir, il est besoin que le poète ne se complaise pas aux misères qu'il décrit, qu'il ne joue pas avec l'infamie qu'il étale, comme font certains chirurgiens sans humanité, et que ce dégoût vertueux qu'il veut exciter dans le lecteur, réside continuellement sur sa lèvre, et palpite dans son accent. Or M. Barbier, selon nous, a eu presque toujours présent à l'esprit ce sentiment élevé de la mission dont il s'est fait le poétique organe, et c'est un mérite que ne lui ont pas assez attribué beaucoup des admirateurs de sa forme et de ses tableaux. Il faut en conclure seulement, peut-être, que par momens, dans le détail de l'expression, il s'est laissé aller en pur artiste à un caprice d'énergie exorbitante qui distrait et donne le change sur l'ensemble de sa pensée. Mais l'intention générale, la philosophique moralité de son inspiration n'est pas douteuse ; elle ressort manifestement des compositions les plus importantes, de la Curée, de la Popularité, de l'Idole, de Melpomène ; elle est écrite en termes magnifiques, au début et à la fin du volume, dans les pièces intitulées Tentation et Desperatio ; car ce livre, né de la révolution de juillet, pour plus grande analogie avec elle, entrouvre le ciel d'abord et nous leurre des plus radieuses merveilles ; puis de mécompte en mécompte, il tourne au désespoir amer, et crève sur le flanc comme un chien. M. Barbier a voulu nous montrer à quelles conséquences dernières, en politique, en morale, en art, descend, malgré quelques élans brisés, une société sans croyances, une

terre qui n'a pas de cieux ; il pousse à l'extrémité cette idée de néant, il décharne son squelette, il le traîne encore saignant au milieu de la salle du festin, et l'inaugure dans les blasphèmes pour nous mieux effrayer. Cette impiété, outrée à dessein, est, on le conçoit, un rappel violent, et provoque au retour ; elle gît tout entière dans la logique du poète, nullement dans son cœur. Lui, poète, il aime le beau et le saint, la piété et l'harmonie, la noblesse et la blancheur, Sophocle, Dante et Raphaël ; il s'écrierait volontiers avec l'esprit qui le tente, et serait heureux de répéter toujours :

Quel bonheur d'être un ange, et, comme l'hirondelle,
De se rouler par l'air au caprice de l'aile,
De monter, de descendre, et de voiler son front,
Quand parfois, au détour d'un nuage profond,
Comme un maître le soir qui parcourt son domaine,
On voit le pied de Dieu qui traverse la plaine !
Quel bonheur ineffable et quelle volupté
D'être un rayon vivant de la divinité ;
De voir du haut du ciel et de ses voûtes rondes
Reluire sous ses pieds la poussière des mondes,
D'entendre à chaque instant de leurs brillans réveils
Chanter comme un oiseau des milliers de soleils !
Oh ! quel bonheur de vivre avec de belles choses !
Qu'il est doux d'être heureux sans remonter aux causes !
Qu'il est doux d'être bien sans désirer le mieux,
Et de n'avoir jamais à se lasser des cieux !

Sainte-Beuve

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Critique_litt%C3%A9raire_%E2%80%93_-Marie_de_M._Brizeux._%E2%80%93_Iambes_de_M._Barbier. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.